

Les amis du Japon



Karolina Styczynska

Née à Varsovie, en Pologne. Premier séjour au Japon en 2011. Etudiante à l'Université Yamanashi Gakuin depuis 2013, elle partage son temps entre ses études et la pratique du *shogi*, les échecs japonais. Elle essaie d'appliquer la stratégie de Yasuharu Oyama (1923-1992), un joueur légendaire qui a accédé au titre professionnel le plus élevé (*meijin*) de cette discipline. Elle espère contribuer un jour à la popularité du *shogi* en rédigeant un manuel de *shogi* destiné aux joueurs non-japonais.

Une Polonaise adepte du jeu d'échecs japonais, le *shogi*

Le jeu traditionnel japonais appelé *shogi* se signale par le claquement sec caractéristique des pièces de bois (*koma*) qu'on pose sur le plateau de jeu soigneusement poli. Karolina Styczynska, une jeune prodige polonaise, est en passe de devenir le premier joueur professionnel (*kishi*) non-japonais de *shogi*. Le son produit par les pièces de bois est l'une des choses qu'elle préfère dans ce jeu. « Entendre le claquement sec d'un *koma* qui effectue un déplacement gagnant, il n'y a pas mieux ! », avoue-t-elle.

Karolina Styczynska a découvert les échecs japonais durant son adolescence, en lisant un manga japonais. Elle qui adorait déjà les devinettes et les puzzles, ce jeu étonnant l'a tellement intriguée qu'elle a fait des recherches sur Internet pour en savoir davantage. « Quand j'ai commencé à comprendre les règles, j'ai été fascinée », se souvient-elle.

Le *shogi* se distingue avant tout des autres jeux d'échecs par la règle dite du « parachutage » qui autorise les joueurs à réutiliser pour leur propre compte les pièces dont ils se sont emparés. « Les *koma* restent toujours actifs », explique Karolina Styczynska. « Ça rend le jeu extrêmement dynamique. »

En jouant sur Internet, cette native de Varsovie s'est très vite fait remarquer pour son talent et sa combativité. Elle a notamment attiré l'attention de Madoka Kitao, une joueuse japonaise professionnelle (*kishi*) féminine de tout premier plan, qui l'a invitée au Japon en 2011. Une fois revenue de sa surprise, Karolina Styczynska s'est employée à convaincre sa famille de la laisser partir. Elle se souvient qu'une fois arrivée au Japon, elle n'a « rien fait d'autre que jouer au *shogi* pendant deux semaines. C'était génial ! »

Mais en l'absence d'une documentation détaillée en polonais ou en anglais, étudier les échecs japonais s'est avéré difficile. Karolina Styczynska s'est donc lancée dans l'apprentissage du japonais, ce qui lui a permis de se plonger dans la lecture de comptes rendus de parties (*kifu*) et d'améliorer ses tactiques de jeu. Elle s'est surtout concentrée sur les fins de partie. « Beaucoup de joueurs disent que dans le *shogi*, tout se décide en fin de partie », précise-t-elle.

En 2012, Karolina Styczynska est retournée au Japon une seconde fois. Elle a fait la une des journaux en battant un joueur professionnel au cours d'un tournoi officiel. Une réussite qui l'a encouragée dans sa volonté d'accéder au statut de *kishi*. Un an plus tard, elle a renouvelé son exploit et en 2014, elle a remporté le championnat d'Europe et l'Open mondial de *shogi*.

La jeune femme s'est alors rendu compte que pour devenir *kishi*, il fallait qu'elle vive au Japon. Elle s'y est donc installée presque aussitôt après avoir terminé ses études universitaires en Pologne. À l'heure actuelle, elle suit un troisième cycle en gestion de l'information dans une université japonaise, tout en continuant à approfondir le *shogi*.

Karolina Styczynska profite au maximum des avantages offerts par le Japon en matière de *shogi*. Elle étudie les échecs japonais trois heures par jour et passe la plupart de ses week-ends à s'entraîner au siège de l'Association japonaise de *shogi*, à Tokyo. Elle reconnaît volontiers que le fait d'être confrontée à des adversaires très divers l'a fait beaucoup progresser. « Au début, mon jeu était offensif, mais quand j'ai eu affaire à de jeunes joueurs très sûrs d'eux, j'ai dû apprendre à me défendre. »

En 2015, Karolina Styczynska a obtenu un statut professionnel provisoire. Pour elle, c'est déjà un grand pas vers la réalisation de son but. Mais elle a également conscience de l'énormité de la tâche qu'il lui reste à accomplir pour devenir *kishi* à part entière dans le court laps de temps de deux ans qui lui est imparti. Elle est parfaitement consciente des espoirs que l'on fonde sur elle en tant que premier *kishi* non-japonais potentiel, mais elle sait aussi que chaque chose vient en son temps. « Je dois continuer à faire preuve de patience et à me dépasser », ajoute-t-elle. « Pour être un *kishi*, je dois rester combative et m'efforcer de faire toujours plus de progrès. »

